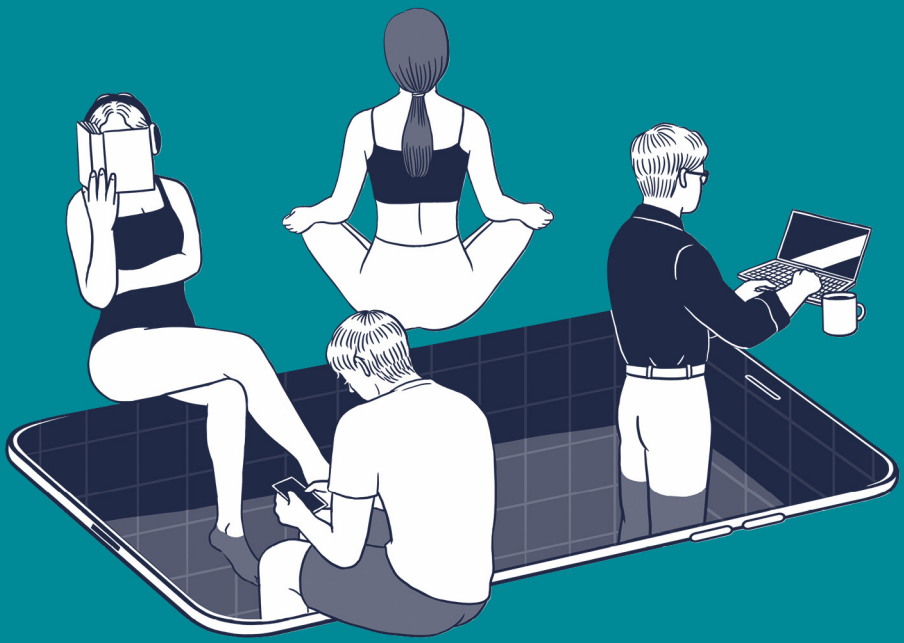
# Sally Rooney

# Où es-tu, monde admirable ?



Éditions de l'Olivier

# Où es-tu, monde admirable

## Du même auteur

*Conversations entre amis*
Éditions de l'Olivier, 2019
Points, P5324

*Normal People*
Éditions de l'Olivier, 2020
Points, P5575

SALLY ROONEY

# Où es-tu, monde admirable

*Traduit de l'anglais (Irlande)*
*par Laetitia Devaux*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

*Les personnages, lieux et situations décrits dans ce livre sont imaginaires ou utilisés de manière fictive : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.*

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 2021 chez Faber & Faber
sous le titre : *Beautiful World, Where are You.*

ISBN : 978.2.8236.1853.2

© Sally Rooney, 2021.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Lorsque j'écris quelque chose, d'habitude, je crois que c'est très important, et que je suis un très grand écrivain. Je pense que cela arrive à tout le monde. Mais il y a un coin dans ma tête où je sais parfaitement ce que je suis, c'est-à-dire un petit, un tout petit écrivain. Je jure que je le sais. Mais cela importe peu. »

Natalia Ginzburg, « Mon métier[1] »

1. Natalia Ginzburg, *Les Petites Vertus*, traduit de l'italien par Adriana R. Salem, Paris, Ypsilon éditeur, 2018. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

# 1

Dans un bar d'hôtel, une femme assise à une table surveillait la porte d'entrée. Elle avait une apparence soignée : chemisier blanc, cheveux blonds coincés derrière les oreilles. Elle a jeté un coup d'œil à ses messages sur son téléphone puis a de nouveau dirigé son regard vers l'entrée. En cette fin mars, le bar n'était guère fréquenté. Par la fenêtre de droite, le soleil amorçait sa descente sur l'Atlantique. Dix-neuf heures quatre, puis cinq, puis six. Elle a examiné ses ongles sans vraiment s'y intéresser. À dix-neuf heures huit, un homme a franchi le seuil. Mince, brun, visage étroit. Il a promené son regard sur les clients et a sorti son téléphone pour vérifier quelque chose. La femme près de la fenêtre l'a vu mais n'a rien fait pour attirer son attention. Ils paraissaient avoir le même âge, la fin de la vingtaine ou le début de la trentaine. Elle l'a laissé planté là jusqu'à ce qu'il remarque sa présence et s'approche.

Tu es Alice ? a-t-il demandé.

C'est moi.

Felix. Désolé pour le retard.

Pas grave, a-t-elle répondu sans amertume.

Après s'être enquis de ce qu'elle prendrait, il est allé au bar. La barmaid lui a demandé comment il allait. Bien, et toi ? lui a-t-il répondu. Il lui a commandé une vodka tonic et une pinte de blonde. Au lieu de rapporter le soda à table, il l'a versé directement dans le verre d'un geste habile du poignet. La femme attendait en tapotant un sous-bock du bout des doigts. Elle avait l'air plus vive et plus alerte depuis l'arrivée du type. Elle observait le coucher de soleil comme si ça l'intéressait alors qu'elle ne lui avait jusqu'alors pas prêté attention. Quand il est revenu et qu'il a posé leurs boissons sur la table, un peu de bière a débordé, qu'elle a regardée dégouliner le long du verre.

Alors comme ça, tu viens d'emménager dans le coin, a-t-il dit. C'est ça ?

Elle a acquiescé, bu une gorgée et s'est passé la langue sur la lèvre supérieure.

Et pourquoi ? a-t-il demandé.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

C'est rare que des gens viennent habiter ici. En général, les gens partent. T'es pas là pour le travail, si ?

Non. Pas vraiment.

Un échange de regards a paru confirmer qu'il espérait davantage d'explications. Plusieurs expressions ont traversé le visage de la jeune femme comme si elle cherchait une réponse, puis elle a esquissé un petit sourire d'un air presque conspirateur.

Je me demandais où aller et on m'a parlé d'une maison ici, à l'extérieur du village, a-t-elle dit. Un ami connaît les propriétaires. Apparemment, ils essaient de la vendre depuis des siècles et ils ont fini par chercher quelqu'un pour l'habiter en attendant. Je me suis dit que ça serait agréable de vivre au bord de la mer. Ça s'est fait sur un coup de tête, voilà tout.

Il buvait sa bière en l'écoutant. Une fois ses explications terminées, elle a paru un peu nerveuse, ce qui se voyait à sa respiration saccadée et à sa mine, comme si elle se moquait d'elle-même. Il l'a regardée sans réagir puis il a posé son verre.

OK. Et avant, tu vivais à Dublin, c'est ça ?

J'ai vécu dans plusieurs endroits. J'ai passé un peu de temps à New York. Je suis originaire de Dublin, ça, je crois que je te l'avais dit. Mais jusqu'à l'année dernière, j'habitais à New York.

Et qu'est-ce que tu vas faire ici ? Chercher du boulot, un truc comme ça ?

Elle n'a pas répondu. Il a souri en s'adossant à son siège sans la quitter des yeux.

Désolé pour l'interrogatoire. Je crois que je n'ai pas bien saisi toute l'histoire.

Ça ne fait rien. Mais comme tu peux t'en rendre compte, je ne suis pas très douée pour fournir des réponses.

Et qu'est-ce que tu fais comme boulot ? Ce sera ma dernière question.

Elle a souri à son tour, d'un air crispé.

Je suis écrivain. Et si tu me racontais ce que tu fais, toi ?

Oh, rien d'aussi original. Je me demande bien ce que tu écris mais je ne te poserai pas la question. Je bosse dans un entrepôt en dehors de la ville.

À faire quoi ?

À faire quoi ? a-t-il répété sur un ton philosophe. À récupérer des articles sur des rayons, à les mettre sur un chariot et à les rapporter pour les faire emballer. Rien de bien passionnant.

Et ça ne te plaît pas ?

Putain, non. Je déteste ça. Mais on ne me paierait pas pour faire quelque chose que j'aime, si ? C'est ça, le truc, avec le boulot. Si c'était agréable, on bosserait gratos.

Elle a acquiescé en souriant. Par la fenêtre, le ciel s'était assombri et des lumières apparaissaient dans le camping pour caravanes : le rougeoiement auréolé de sel des éclairages publics et des lampes d'un jaune plus chaleureux derrière les vitres. La barmaid avait quitté son comptoir pour nettoyer les tables non occupées avec un chiffon. La jeune femme, qui s'appelait Alice, l'a observée quelques secondes puis s'est de nouveau tournée vers l'homme.

Et comment est-ce que les gens se divertissent dans le coin ?

Comme partout ailleurs. Il y a quelques pubs. Une boîte de nuit à Ballina, à une vingtaine de minutes en voiture. Il y a aussi la salle de jeux, mais c'est surtout pour les gamins. J'imagine que tu n'as pas d'amis dans le coin, si ?

Tu es sans doute la première personne avec qui j'ai une discussion depuis mon arrivée.

Il a haussé les sourcils.

Tu es timide ? a-t-il demandé.

À toi de me le dire.

Ils se sont dévisagés. Elle avait cessé de paraître nerveuse, mais son visage prenait une expression plus secrète tandis qu'il l'observait attentivement, comme à la recherche d'un indice. Au bout d'une seconde ou deux, il n'a pas eu l'air de considérer y être parvenu.

Peut-être, a-t-il dit.

Elle lui a demandé où il habitait. Il a répondu qu'il louait une maison avec des amis pas très loin. En regardant par la fenêtre, il a dit que le lotissement était presque visible depuis leur table, qu'il se trouvait juste derrière le camping. Il s'est penché sur la table pour lui montrer, mais s'est rendu compte qu'il faisait trop noir. Bref, c'est par là-bas, a-t-il conclu. Il était toujours penché vers elle et leurs regards se sont croisés. Elle a baissé les yeux sur ses genoux et il a semblé réprimer un sourire en se redressant. Elle lui a demandé si ses parents vivaient toujours dans les parages. Il lui a appris que sa mère était morte un an plus tôt et que son père était « Dieu sait où ».

En fait, il est sans doute à Galway ou un coin comme ça, a-t-il ajouté. On ne va pas le retrouver, genre, en Argentine. Je ne l'ai pas vu depuis des années.

Je suis désolée pour ta mère, a-t-elle dit.

Ouais, merci.

Moi non plus, je n'ai pas vu mon père depuis longtemps. Il… n'est pas très fiable.

Felix a levé les yeux de son verre.

Ah ouais ? Il boit ?

Mouais. Et il… raconte des histoires.

Felix a acquiescé.

Je croyais que c'était ton boulot, a-t-il dit.

Elle est devenue toute rouge. Il a paru étonné, voire inquiet.

Très drôle, a-t-elle commenté. Bon. Tu veux un autre verre ?

Ils en ont pris un deuxième puis un troisième. Il lui a demandé si elle avait des frères et sœurs, et elle a répondu qu'elle n'avait qu'un frère plus jeune. Il a dit que lui aussi, il avait un frère. Au bout du troisième verre, Alice avait le visage rose, le regard perdu et brillant. Felix était exactement comme à son arrivée. Il n'avait changé ni d'attitude ni de ton. Mais alors qu'elle tournait plus souvent le regard vers la salle, exprimant un intérêt diffus pour son environnement, il lui portait une attention plus marquée et plus intense. Elle a agité les glaçons dans son verre vide pour s'amuser.

Tu veux voir la maison ? a-t-elle proposé. Ça fait un moment que j'ai envie de frimer, mais je ne savais pas qui faire venir. Bien sûr, je vais inviter mes amis. Sauf qu'ils vivent tous ailleurs.

À New York.

À Dublin, surtout.

Où est ta maison ? a-t-il demandé. On peut y aller à pied ?

Sans problème. En fait, on va même être obligés d'y aller à pied parce que je ne conduis pas. Et toi ?

Pas dans cet état. En tout cas, je prends pas le risque. Mais oui, j'ai le permis.

Dis donc, c'est romantique, a-t-elle murmuré. Tu veux prendre un autre verre ou on y va ?

À cette remarque, à la façon dont elle avait été prononcée, à l'utilisation du mot « romantique », il a eu l'air un peu surpris. La tête baissée, elle cherchait quelque chose dans son sac.

D'accord, on y va, a-t-il dit.

Elle s'est levée et elle a enfilé son manteau, un imperméable beige avec une unique rangée de boutons. Il l'a regardée retrousser une manche à l'identique de l'autre. Debout, il était à peine plus grand qu'elle.

C'est loin ? a-t-il demandé.

Elle lui a adressé un sourire espiègle.

Tu es en train de changer d'avis ? Si tu en as marre de marcher, tu pourras toujours me laisser en plan et rebrousser chemin, j'ai l'habitude. L'habitude de marcher seule, pas d'être laissée en plan. Quoique, ça aussi, je pourrais m'y faire, mais ce n'est pas le genre de chose que je confierais à un inconnu.

Il a gardé le silence et s'est contenté de hocher la tête d'un air presque patient, comme si cet aspect de sa personnalité, cette tendance à être « spirituelle » et prolixe, était, après une ou deux heures de conversation, une caractéristique qu'il avait remarquée mais décidé d'ignorer. En partant, il a salué la barmaid. Le geste a surpris Alice. Elle a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule comme pour lancer un dernier regard à la jeune femme. Dehors, elle lui a demandé s'il la connaissait. Dans leur dos, il y avait le bruit apaisant des vagues qui se brisaient. L'air était frais.

La fille qui bosse ici ? a dit Felix. Sinead. Ouais, je la connais. Pourquoi ?

Elle doit se demander ce que tu fabriques avec moi.

D'un ton égal, Felix a répondu : À mon avis, elle a très bien compris. C'est par où ?

Alice a glissé les mains dans les poches de son imperméable et elle est partie à l'assaut de la colline. Comme s'il venait de la défier, voire de la rabrouer, mais que loin de l'avoir effrayée, ç'avait au contraire renforcé sa détermination.

Pourquoi, tu donnes souvent rendez-vous ici ? a-t-elle demandé.

Il devait hâter le pas pour se maintenir à sa hauteur.

C'est une question bizarre, a-t-il répondu.

Ah bon ? Je suis sans doute une fille bizarre.

En quoi ça te regarde si je rencontre d'autres gens dans ce bar ? a-t-il demandé.

Rien de ce qui te concerne ne me regarde. Ça m'intriguait, c'est tout.

Il a paru réfléchir et, dans le même temps, il a répété d'une voix plus basse, moins affirmée : Ouais, mais je vois pas en quoi ça te regarde. Au bout de quelques secondes, il a ajouté : C'est toi qui as proposé un rendez-vous à l'hôtel, je te rappelle. Je n'y vais jamais sinon. Donc non, je n'ai pas l'habitude d'y filer des rencards. OK ?

OK. Mais ça a piqué ma curiosité que tu dises que la fille du bar avait « très bien compris » ce qu'on faisait là.

Je pense qu'elle a deviné que c'était un date. Faut pas chercher plus loin.

Sans pour autant le regarder, Alice a eu l'air plus amusée, ou amusée par autre chose.

Ça ne te dérange pas que des gens de ta connaissance te voient filer des dates à des inconnues ? a-t-elle demandé.

Parce que c'est bizarre, ou un truc comme ça ? Non, ça me dérange pas.

Pendant le reste de la marche le long de la route côtière en direction de la maison d'Alice, ils ont discuté de la vie sociale de Felix ou, plutôt, Alice posait les questions et lui réfléchissait avant de répondre en parlant fort à cause du bruit de la mer. Il n'a pas exprimé de surprise à ses interrogations et il y a répondu, toutefois sans vraiment s'étendre ni lui donner plus d'informations que nécessaire. Il lui a expliqué qu'il fréquentait surtout les gens qu'il connaissait depuis le lycée et ses collègues du boulot. Que ces deux cercles se recoupaient un peu, mais pas plus que ça. Il ne lui a rien demandé en retour, peut-être échaudé par les réponses embarrassées aux questions qu'il avait posées plus tôt, ou parce que ça ne l'intéressait plus.

C'est là, a-t-elle annoncé.

Où ça ?

Elle a soulevé le loquet d'un petit portail blanc et elle a dit : Ici.

Il s'est arrêté face à la maison qui se dressait au fond d'un jardin vert et pentu. Aucune fenêtre n'était éclairée, les détails de la façade n'étaient pas visibles, mais à sa tête, on voyait qu'il la connaissait.

Tu habites le presbytère ? a-t-il demandé.

Je n'ai pas pensé que tu pouvais connaître. Sinon, je te l'aurais dit au bar. Je ne cherchais pas à faire de mystère.

Elle lui tenait le portail. Sans quitter des yeux la maison qui faisait face à la mer, il lui a emboîté le pas. Le jardin plongé dans l'obscurité était balayé par le vent. Elle a remonté rapidement l'allée et s'est mise à chercher les clefs dans son sac. Le bruit du trousseau était audible, mais elle ne parvenait pas à le localiser. Il a attendu sans un mot. Elle s'est excusée du temps que ça prenait et elle a fini par allumer la lampe de son téléphone pour éclairer l'intérieur de son sac, projetant une lumière froide et grise sur les marches du perron. Il avait les mains dans les poches.

Les voilà, a-t-elle annoncé.

Puis elle a ouvert la porte.

À l'intérieur, il y avait un vaste hall au sol carrelé de rouge et de noir. Un lustre en pâte de verre au plafond et, contre le mur, une longue table aux pieds ouvragés sur laquelle trônait une loutre en bois sculpté. Elle a lâché ses clefs sur la table et s'est observée un instant dans le miroir sombre et piqueté accroché au-dessus.

Tu loues cet endroit pour toi toute seule ? a-t-il demandé.

Je sais, a-t-elle répondu. C'est évidemment trop grand. Et je dépense des fortunes en chauffage. Mais c'est beau, non ? En plus, ils ne me demandent pas de loyer. On va à la cuisine ? Je vais remettre la chaudière en route.

Il l'a suivie dans le couloir jusqu'à une grande cuisine avec des placards le long d'un mur et une table de l'autre côté. Au-dessus de l'évier, une fenêtre donnait sur le jardin à

l'arrière de la maison. Il a attendu sur le seuil pendant qu'elle farfouillait dans l'un des placards. Elle s'est tournée vers lui.

Tu peux t'asseoir, si tu veux. Mais reste debout si tu préfères. Tu veux un verre de vin ? C'est le seul alcool que j'ai ici, c'est plus raisonnable. Moi, je vais d'abord prendre de l'eau.

Quel genre de trucs tu écris ? Si tu es écrivain.

Elle s'est à nouveau retournée avec un air amusé.

Si je suis écrivain ? Tu n'as tout de même pas imaginé que je mentais ? J'aurais trouvé mieux, comme bobard. Je suis romancière. J'écris des romans.

Et tu te fais de l'argent avec ça ?

Comme si elle percevait un sous-entendu dans cette question, elle l'a observé en se servant un verre d'eau.

Oui, a-t-elle répondu.

Il s'est assis sans la quitter des yeux. Le rembourrage brun-rouge des chaises était fendillé. Tout paraissait très propre. Il a frotté la nappe lisse du bout de l'index. Elle a posé un verre d'eau devant lui et s'est assise à son tour.

Tu étais déjà venu ici ? a-t-elle demandé. Tu connaissais.

Je connais parce que j'ai grandi dans le coin. J'ai jamais su qui habitait là.

Je connais à peine ces gens moi-même. Un couple de personnes âgées. La femme est artiste, je crois.

Il a acquiescé en silence.

Je peux te faire visiter, si tu veux, a-t-elle ajouté.

Il a continué à garder le silence, cette fois sans même hocher la tête. Ça n'a pas eu l'air de la gêner, un peu comme

si ça confirmait les soupçons qu'elle avait. Quand elle a repris la parole, c'était du même ton sec, presque sardonique.

Tu dois te dire que je suis cinglée de vivre ici toute seule.

Sans payer de loyer ? Tu serais cinglée de ne pas le faire.

Il a bâillé sans gêne et regardé par la fenêtre, ou plutôt vers la fenêtre, car il faisait nuit et que la vitre reflétait l'intérieur de la pièce.

Juste par curiosité, il y a combien de chambres ? a-t-il demandé.

Quatre.

Où est la tienne ?

Elle est restée immobile, continuant à fixer son verre quelques instants avant de le regarder droit dans les yeux.

À l'étage, a-t-elle répondu. Toutes les chambres sont à l'étage. Tu veux que je te montre ?

Pourquoi pas.

Ils se sont levés de table.

Il y avait un tapis persan à pompons gris sur le palier à l'étage. Alice a ouvert la porte de sa chambre et allumé un petit lampadaire. Sur la gauche se trouvait un grand lit double. Le parquet était nu et le long d'un mur, il y avait une cheminée carrelée couleur de jade. Sur la droite, une grande fenêtre à guillotine qui donnait sur la mer plongée dans les ténèbres. Felix s'est approché pour ne voir que sa silhouette assombrir le reflet de la lampe.

Il doit y avoir une belle vue dans la journée, a-t-il dit.

Alice était toujours près de la porte.

Oui, magnifique, a-t-elle dit. Et encore plus belle le soir, en fait.

Il s'est retourné et il a scruté le mobilier comme pour le jauger pendant qu'Alice l'observait.

Très joli, a-t-il conclu. Très jolie chambre. Et tu vas écrire un livre ici ?

Je vais essayer.

De quoi parlent tes livres ?

Je ne sais pas trop. Des gens.

C'est vague. Sur quel genre de gens tu écris, des gens comme toi ?

Elle l'a regardé sans s'énerver, comme pour lui signifier quelque chose ; qu'elle comprenait son petit jeu, peut-être, et qu'elle pourrait même le laisser gagner, tant qu'il se comportait gentiment.

Quel genre de personne crois-tu que je suis ? a-t-elle demandé.

Elle l'a regardé d'un œil froid. Felix a paru désarçonné puis il a émis un petit rire, comme un jappement.

On se connaît que depuis quelques heures, a-t-il dit, alors je me suis pas encore fait une opinion.

Quand ce sera le cas, j'espère que tu m'en feras part.

Peut-être.

Elle est restée au même endroit tandis qu'il continuait à arpenter la chambre en faisant mine d'observer certains objets. Ils savaient très bien ce qui allait se passer, même si aucun d'eux n'aurait pu dire comment ils le savaient. Elle a attendu qu'il poursuive sa visite jusqu'à ce que finalement,

peut-être à court d'énergie pour repousser plus longtemps l'inévitable, il l'a remerciée et a quitté la chambre. Elle l'a raccompagné mais s'est arrêtée dans l'escalier. Elle se tenait encore sur les marches quand il a franchi la porte. C'était ainsi. Après coup, tous les deux se sentiraient mal, ni l'un ni l'autre ne sachant vraiment pourquoi cette soirée avait tourné au fiasco. Seule sur les marches, elle a tourné la tête en direction du palier. Suivez ce regard et remarquez la porte de la chambre ouverte, un pan de mur blanc visible à travers les barreaux de la rampe.

# 2

Ma chère Eileen,

Cela fait si longtemps que j'attends ta réponse à mon dernier mail que je prends les devants et t'écris de nouveau. Il faut dire que j'ai accumulé beaucoup de matière alors, à force de t'attendre, je vais finir par oublier des détails. Tu dois savoir que nos échanges me permettent de me raccrocher à la vie, d'y être attentive, et préservent ainsi quelque chose de ma presque inutile – voire totalement inutile – existence sur cette planète en dégénérescence accélérée… Ce paragraphe sert surtout à te culpabiliser de ne pas m'avoir encore répondu, et à m'assurer cette fois un retour plus rapide. Qu'est-ce que tu fabriques, puisque tu n'es pas en train de m'écrire un mail ? Ne me raconte pas que tu travailles.

Quand je pense à ton loyer à Dublin, ça me rend dingue. Tu sais qu'ils sont maintenant plus élevés qu'à Paris ? Et, pardon, mais Paris possède ce que Dublin n'a pas. L'un des problèmes de Dublin, c'est que la ville est – je parle au sens littéral et topographique – plate, et qu'en conséquence, tout

s'y déroule sur le même plan. Certaines villes ont un métro, ce qui leur donne de la profondeur, ou alors des collines très pentues, ou des gratte-ciel qui donnent un sentiment de hauteur, mais à Dublin, il n'y a que des bâtiments bas, rectangulaires et gris, et des rues parcourues de trams. Cette ville est dépourvue de petites cours et de jardins sur les toits, contrairement au continent, où ils rompent l'uniformité, sinon verticalement, du moins conceptuellement. Tu y avais déjà pensé ? Si ça n'est pas le cas, tu as bien dû le remarquer inconsciemment. À Dublin, on ne peut ni monter très haut ni tomber très bas, et c'est difficile de se perdre ou de perdre des gens, de retrouver le sens de la perspective. On pourrait croire qu'il s'agit d'une organisation démocratique, une ville où tout se passe en face-à-face, c'est-à-dire sur un pied d'égalité. Certes, personne ne te regarde de haut. Mais ça donne au ciel une position de domination absolue. Le ciel n'est jamais interrompu ni ponctué par quoi que ce soit de significatif. Tu vas peut-être m'opposer le Spire. Je te concède le Spire, quoique ce soit la rupture la plus fine possible, posée comme une règle attestant de la taille ridicule des bâtiments alentour. À Dublin, rien ne bloque la vue. « Souviens-toi que tu vas mourir », semble nous dire constamment la ville. J'aimerais que quelqu'un y creuse un terrier pour toi.

Depuis quelque temps, je réfléchis à la politique de la droite (n'est-ce pas notre cas à tous ?), et à la façon dont le conservatisme (la force sociale) s'associe au bout du compte à un capitalisme de marché vorace. Cette alliance n'est

pas évidente, en tout cas pas pour moi, car les marchés ne conservent rien, ils digèrent tous les aspects du paysage social pour ensuite les excréter, vides de sens et de souvenirs, sous forme de transactions. Qu'y a-t-il de « conservateur » dans un tel processus ? Mais le plus frappant, c'est que le concept même de « conservatisme » est faux parce que rien ne se conserve tel quel – le temps ne va que dans une seule direction. Cette idée est tellement basique que lorsque je l'ai eue, je me suis sentie brillante, puis je me suis demandé si j'étais stupide. Est-ce que ça te parle ? Rien ne se conserve, encore moins les relations sociales, sans que leur nature soit altérée et sans que ça arrête de façon artificielle une part de leur interaction avec le temps. Regarde par exemple ce que le conservatisme fait à l'environnement : son idée de la conservation, c'est d'extraire, de piller et de détruire au nom du « on a toujours fait ça » mais, précisément à cause de cela, la terre à qui on inflige un tel traitement a changé. Tu te dis sans doute que ces idées sont simplistes, que je vais peut-être même à l'encontre de la dialectique. Mais ce sont celles que j'ai eues, que j'avais besoin de mettre par écrit, et dont tu te trouves être (bon gré mal gré) la récipiendaire.

Aujourd'hui, je suis allée m'acheter à manger à la supérette et là, j'ai eu tout à coup la plus étrange des sensations, une brusque prise de conscience de l'improbabilité de cette vie. Je me suis mise à penser au reste de la population sur Terre qui vit pour sa grande majorité dans ce que toi et moi considérerions comme une pauvreté abjecte, qui n'a jamais vu ou n'a jamais mis les pieds dans ce genre de magasin. Alors

que, précisément, ce magasin existe grâce à leur labeur ! Ce sont eux qui créent ce mode de vie pour des gens comme nous ! Les marques de sodas en bouteilles plastique, tous ces plats préparés et ces confiseries sous sachets scellés, ces viennoiseries cuites sur place, sont le point culminant du labeur sur terre, toute cette matière fossile consumée, ce travail de forçat dans des fermes de café et des plantations de canne à sucre. Tout ça pour ça ! Une supérette remplie de produits manufacturés ! À cette idée, j'ai été prise de vertiges. Je me sentais mal. Comme si je me rendais soudain compte que ma vie était comparable à une émission de télévision où, chaque jour, des gens mouraient au cours de sa préparation, qu'ils étaient voués à une mort des plus atroces – des enfants, des femmes – pour m'offrir le choix, en matière de déjeuner, entre plusieurs produits enveloppés dans diverses couches de plastique à usage unique. Ils mouraient pour ça, c'était ça, la grande expérience. J'ai cru que j'allais vomir. Bien sûr, ce genre de sentiment ne dure pas. Peut-être que je me sentirai mal le reste de la journée, voire le reste de la semaine, et alors ? Je dois bien continuer à acheter de quoi me nourrir. Et au cas où tu t'inquiètes pour moi, rassure-toi, j'ai finalement bel et bien mangé.

Quelques nouvelles de ma vie rurale et j'en resterai là. La maison est démesurément grande, j'ai l'impression qu'elle continue à me dévoiler des pièces dont j'ignorais l'existence. Elle est froide, et par endroits humide. Je suis à vingt minutes à pied de la supérette susmentionnée, et j'ai l'impression de passer le plus clair de mon temps à aller chercher les articles

oubliés la fois précédente. Ça forge sans doute le caractère et, quand on se reverra, j'aurai une personnalité formidable. Il y a dix jours, j'ai eu un rencard avec un type qui travaille dans un entrepôt et qui n'a eu que du mépris pour moi. Franchement (je suis toujours franche), je pense avoir oublié comment me comporter en société. J'ai peur d'imaginer les grimaces que j'ai dû faire pour avoir l'air d'une personne qui a régulièrement des échanges avec autrui. Même en rédigeant ce mail, je me sens perdue et dissociative. Un poème de Rilke se termine par : « Qui maintenant est seul le restera longtemps / à lire et à veiller, à longuement écrire / et à errer, inquiet, de par les allées quand tombent les feuilles[1]. » On ne peut imaginer meilleure description de mon état, mis à part le fait que nous sommes en avril et que les feuilles ne tombent pas. Bon, pardonne cette « longue missive ». J'espère que tu viendras vite me voir.

Avec amour, amour, amour toujours,

Alice

1. Rainer Maria Rilke, *Le Livre d'images*, dans *Œuvres 2 : poésie*, traduit de l'allemand par Jacques Legrand, Paris, Seuil, 1972.

# 3

À midi vingt, un mercredi, une femme parcourait un texte sur un écran dans un open space du centre de Dublin. Elle avait des cheveux brun foncé retenus par une pince en écaille et elle portait un pull gris glissé dans un pantalon cigarette noir. Elle faisait défiler le document avec la roulette lisse et graisseuse de sa souris, ses yeux allant et venant sur d'étroites colonnes. Parfois, elle s'arrêtait et cliquait pour ajouter ou effacer quelques caractères. Le plus souvent, elle insérait deux points dans WH Auden pour unifier en W.H. Auden. Une fois arrivée à la fin du document, elle a appuyé sur Rechercher et tapé WH dans la barre. Il n'y avait aucune correspondance. Elle est remontée tout en haut du document, les mots et les paragraphes filant à une vitesse telle qu'ils en devenaient abscons, puis, apparemment satisfaite, elle a sauvegardé le document et l'a fermé.

À treize heures, elle a annoncé à ses collègues qu'elle sortait déjeuner. Ils lui ont adressé un sourire et un signe de la main derrière leurs écrans. Après avoir enfilé une veste, elle a gagné

un café non loin de là, où elle s'est installée près de la fenêtre avec un sandwich dans une main et un exemplaire des *Frères Karamazov* dans l'autre. Elle posait de temps en temps son livre pour s'essuyer les mains et la bouche avec une serviette en papier puis jetait un coup d'œil dans la salle, comme pour voir si quelqu'un la regardait, et reprenait son livre. À deux heures moins vingt, en relevant la tête, elle a aperçu un homme blond qui entrait. Il portait un costume et une cravate ainsi qu'un badge en plastique autour du cou, et il parlait au téléphone : Oui, j'ai dit mardi mais je vais rappeler pour vérifier. En apercevant la femme assise près de la fenêtre, son expression a changé et il a levé la main en articulant silencieusement un « Salut ». Puis il a continué : Non, je ne crois pas que tu étais en copie. Il a désigné le téléphone à la femme d'un geste impatient en faisant mine de blablater avec sa main. Elle a souri en triturant le coin d'une page de son livre. Bon, bon, a dit l'homme. Écoute, je ne suis pas au bureau pour le moment mais je m'en occupe à mon retour. Ouais. Oui, oui, tu as bien fait de m'appeler.

Il a mis fin à son appel et s'est approché de la table. En l'examinant des pieds à la tête, elle a dit : Oh Simon, tu as l'air si important, j'ai peur que quelqu'un cherche à t'assassiner. Il a saisi son badge et l'a observé d'un air sceptique. C'est à cause de ce truc, a-t-il dit. Je ne suis pas loin de penser que c'est tout ce que je mériterais. Je peux t'offrir un café ? Elle lui a répondu qu'elle devait retourner au travail. Bon, alors, je peux t'offrir un café à emporter et te raccompagner à ton bureau ? J'ai besoin de ton avis. Elle a accepté et refermé son livre. Pendant qu'il se dirigeait vers le

comptoir, elle s'est levée et a chassé les miettes de sandwich tombées sur ses genoux. Il a commandé deux cafés, l'un avec du lait, l'autre sans, et a glissé quelques pièces dans le bocal des pourboires. En le rejoignant, elle a retiré la pince de ses cheveux et l'a remise. Alors comment s'est passée la séance d'essayage de Lola ? a-t-il demandé. Elle a relevé la tête, croisé son regard et lâché un étrange petit son étouffé. Oh, bien. Tu sais que ma mère est en ville ? On se retrouve toutes les trois demain pour chercher une tenue de mariage.

Il a fait un petit sourire en suivant des yeux la préparation de leurs cafés derrière le comptoir.

C'est drôle, a-t-il dit, j'ai fait un cauchemar l'autre nuit, j'ai rêvé que tu te mariais.

En quoi c'était un cauchemar ?

Tu épousais un autre que moi.

Elle a éclaté de rire.

C'est ce que tu dis aux femmes à ton boulot ?

Il s'est tourné vers elle et a répondu d'un air amusé : Oh non, j'aurais de gros ennuis. Et ce serait bien normal. Je ne drague jamais au boulot. S'il y a drague, c'est toujours dans l'autre sens.

J'imagine qu'elles ont toutes au moins cinquante ans et qu'elles aimeraient que tu épouses leur fille.

Je déplore la mauvaise image dont souffrent les femmes de cinquante ans dans notre culture. De toutes les tranches démographiques, je pense que c'est celle que je préfère.

C'est quoi le problème avec les jeunes femmes ?

C'est juste qu'elles sont…

Il a agité la main d'un côté et de l'autre, un geste qui pouvait tout autant signifier des frictions, de l'incertitude, une alchimie, de l'indécision, ou peut-être bien de la médiocrité.

Tu n'as jamais eu de petite amie de cinquante ans, a fait remarquer la jeune femme.

Je n'ai pas encore atteint cet âge, tu remarqueras.

En sortant du café, il lui a tenu la porte et elle a fait comme si c'était normal. Qu'est-ce que tu voulais me demander ? a-t-elle dit. En marchant sur le trottoir qui la ramenait à son bureau, il lui a dit qu'il avait besoin d'un conseil concernant deux de ses amis, qu'elle semblait connaître. Au début, ils étaient colocataires, puis ils avaient entamé une relation sexuellement ambiguë. Au bout de quelque temps, l'un d'eux s'était mis à fréquenter quelqu'un, et à présent l'autre, encore célibataire, voulait quitter la coloc mais n'avait pas d'argent et nulle part où aller. C'est en fait plus un problème sentimental qu'un problème de logement, a-t-elle déclaré. Il l'a admis, mais il a ajouté : Je pense malgré tout qu'il vaut mieux qu'elle quitte cette coloc. Apparemment, elle les entend baiser la nuit, ce qui n'est pas génial. Ils avaient atteint les marches de l'immeuble. Tu pourrais lui prêter de l'argent, a-t-elle suggéré. Il a répondu qu'il le lui avait déjà proposé, mais qu'elle avait refusé. J'en ai été soulagé, en fait, a-t-il admis, parce que d'instinct, je sens qu'il ne faut pas trop que je m'implique dans cette histoire. Elle lui a demandé ce que l'autre avait à dire pour sa défense, et il a répondu qu'il n'avait pas l'impression de faire quoi que ce soit de mal, que cette précédente relation était arrivée à

son terme, alors qu'est-ce qu'il devait faire, rester célibataire jusqu'à la fin de ses jours ? Elle a grimacé en disant : Oui, il faut vraiment qu'elle se tire de cette coloc. Je vais ouvrir l'œil. Ils sont restés quelques instants de plus sur les marches. Au fait, j'ai reçu mon invitation au mariage, a-t-il dit.

Ah oui. Elles sont parties cette semaine.

Tu savais qu'on me proposait de venir accompagné ?

Elle l'a regardé comme si elle se demandait s'il plaisantait, puis elle a haussé les sourcils.

C'est gentil, a-t-elle dit. Ce n'est pas mon cas, mais vu les circonstances, je suppose que ça aurait été indélicat.

Par solidarité, tu préfères que je vienne seul ?

Après un silence, elle lui a demandé : Pourquoi, tu songeais à amener quelqu'un ?

La fille que je fréquente, par exemple. Si ça te va.

Hum, a-t-elle dit avant d'ajouter : Je pense que tu voulais dire « la femme ».

Il a souri.

Un peu de bienveillance.

En mon absence, c'est ainsi que tu me décris ?

En aucun cas. Je ne parle pas de toi, un point c'est tout. Quand ton nom est cité, je perds mes moyens et je dois quitter la pièce.

Sans tenir compte de cette remarque, la femme a demandé : Vous sortez ensemble depuis quand ?

Oh, je ne sais pas. Environ six semaines.

Ce n'est pas encore une de ces Scandinaves de vingt et un ans, j'espère.

Non, elle n'est pas scandinave.

Avec une expression de grande lassitude, elle a jeté sa tasse de café dans la poubelle près de la porte de son bureau. En la regardant faire, l'homme a ajouté : Si tu préfères, je peux venir seul. Comme ça, on échangera des regards depuis chaque extrémité de la salle.

Arrête de me faire passer pour un cas désespéré, a-t-elle dit.

Mon Dieu, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

Elle a gardé le silence quelques secondes, se contentant d'observer la circulation.

Elle était magnifique pendant les essayages. Je parle de Lola. Puisque tu as posé la question.

Sans cesser de la regarder, il a dit : J'imagine.

Merci pour le café.

Merci pour le conseil.

Pendant le reste de la journée, la femme a travaillé avec le même logiciel de traitement de texte, elle ouvrait des fichiers, déplaçait des apostrophes et supprimait des virgules. Après avoir fermé un fichier et avant d'en ouvrir un autre, elle jetait un coup d'œil à son fil d'actualité sur les réseaux sociaux. Son expression, sa posture ne variaient pas en fonction des informations qu'elle y découvrait : la nouvelle d'une catastrophe naturelle, la photo d'un animal de compagnie, une journaliste qui s'insurgeait contre des menaces de mort, une plaisanterie obscure qui nécessitait d'en avoir vu d'autres du même acabit sur Internet pour comprendre, une condamnation passionnée du suprématisme blanc, un post promotionnel pour vanter les mérites de compléments alimentaires pour femmes enceintes.

Rien ne se modifiait dans son rapport au monde qui permette à un observateur de savoir ce qu'elle ressentait à propos de ce qu'elle voyait. Puis, au bout d'un moment, sans raison apparente, elle refermait l'onglet et reprenait son traitement de texte. Parfois, un collègue venait lui poser une question et elle lui répondait, ou alors un membre de l'équipe lançait une anecdote amusante et tous éclataient de rire, mais le plus souvent, leur travail se poursuivait en silence.

À dix-sept heures trente-quatre, elle a attrapé sa veste sur le portemanteau et salué ses collègues encore présents. Elle a défait les écouteurs enroulés autour de son téléphone et les a branchés, puis elle est partie à pied sur Kildare Street, en direction de Nassau Street, a tourné à gauche, vers l'ouest, et remonté plusieurs rues. Au bout de vingt-huit minutes de marche, elle s'est arrêtée face à un immeuble neuf sur les quais nord où elle est entrée, elle a monté deux volées de marches et déverrouillé une porte blanche écaillée. Il n'y avait personne dans l'appartement, mais la disposition et l'ameublement suggéraient qu'elle n'était pas la seule occupante des lieux. Un petit salon obscur avec une fenêtre qui donnait sur le fleuve mais était occultée par un rideau précédait une kitchenette équipée d'un four, d'un mini-frigo et d'un évier. La femme a sorti du frigo un bol recouvert de film plastique. Elle a retiré le film et glissé le bol dans le micro-ondes.

Après avoir dîné, elle est allée dans sa chambre. On apercevait la rue en bas par la fenêtre, ainsi que le lent écoulement du fleuve. Elle a retiré sa veste et ses chaussures, enlevé la pince dans ses cheveux et fermé les rideaux jaunes avec un

motif de rectangles verts. Elle s'est débarrassée de son pull et extraite de son pantalon, les laissant en tas par terre. Le tissu du pantalon était un peu brillant. Puis elle a attrapé un sweat-shirt et un legging gris. Ses cheveux bruns, qui retombaient librement sur ses épaules, paraissaient propres et un peu secs. Elle s'est mise sur son lit et elle a attrapé son ordinateur. Un moment, elle a consulté les sites de plusieurs médias, parfois elle ouvrait et lisait en diagonale de longs articles sur des élections à l'étranger. Elle avait le visage tiré, les traits las. Deux personnes sont arrivées dans l'appartement et se sont demandé tout haut ce qu'elles allaient commander pour le dîner. Elles sont passées devant sa chambre, leurs ombres apparaissant brièvement par l'interstice sous la porte, puis ont gagné la cuisine. Après avoir ouvert un onglet de navigation privée, elle s'est connectée à un réseau social et a tapé « aidan lavin » dans la barre de recherche. Plusieurs résultats se sont affichés et, sans s'intéresser aux autres, elle a cliqué sur le troisième. Un profil s'est ouvert avec le nom Aidan Lavin sous la photo d'un buste d'homme pris de dos. Il avait d'épais cheveux bruns et portait une veste en jean. Sous la photo, cette légende : pauvre gars des rues. cerveau normal. allez voir mon soundcloud. Le dernier post de l'utilisateur, publié trois heures plus tôt, montrait la photo d'un pigeon dans un caniveau, la tête plongée dans un paquet de chips. Légende : pareil. 127 likes. Depuis sa chambre, adossée à la tête de son lit défait, elle a cliqué dessus et lu les commentaires. L'une des réponses, qui provenait d'une certaine Actual Death Girl, disait : c'est tout toi. Aidan Lavin : tas raison, follement beau. Actual Death

Girl avait liké la réponse. Elle a cliqué sur le profil d'Actual Death Girl. Après avoir passé trente-six minutes à examiner des profils associés au compte d'Aidan Lavin, elle a refermé son ordinateur et s'est allongée sur son lit.

Il était maintenant plus de vingt heures. Elle avait la tête sur l'oreiller et un poignet sur le front. Elle portait un mince jonc en or qui brillait faiblement à la lueur de sa lampe de chevet. Elle s'appelait Eileen Lydon. Elle avait vingt-neuf ans. Son père Pat possédait une ferme dans le comté de Galway et sa mère Mary était professeure de géographie. Elle avait une sœur, Lola, son aînée de trois ans. Enfant, Lola était énergique, courageuse et pleine de malice tandis qu'Eileen était anxieuse et souvent malade. Elles passaient leurs vacances à inventer des jeux complexes où elles endossaient le rôle de deux sœurs qui parvenaient à s'introduire dans des royaumes magiques. Lola élaborait presque toute l'intrigue tandis qu'Eileen se contentait de jouer. Des jeunes cousins, voisins et enfants d'amis de la famille, étaient parfois enrôlés pour incarner des personnages secondaires, notamment un garçon appelé Simon Costigan qui avait cinq ans de plus qu'Eileen et habitait de l'autre côté de la rivière dans ce qui était autrefois le manoir de la ville. C'était un enfant très poli, toujours vêtu de propre, qui disait merci aux adultes. Il faisait des crises d'épilepsie qui le conduisaient de temps en temps à l'hôpital, et même, un jour, en ambulance. Quand Lola ou Eileen se comportaient mal, leur mère leur demandait pourquoi elles ne ressemblaient pas davantage à Simon Costigan, qui non seulement était bien élevé mais qui avait

aussi la décence de « ne jamais se plaindre ». À mesure que les deux sœurs avaient grandi, elles avaient cessé d'inclure Simon et d'autres enfants dans leurs jeux, elles restaient chez elles à dessiner des cartes imaginaires sur du papier à lettres, à inventer des alphabets mystérieux et à s'enregistrer sur des cassettes. Leurs parents observaient ces jeux de loin, ravis de leur fournir du papier, des crayons et des cassettes vierges, sans pour autant manifester le désir d'entendre parler des peuples imaginaires de ces pays de fiction.

À douze ans, Lola avait quitté la petite école primaire du village pour un établissement secondaire catholique réservé aux filles dans la ville voisine. Eileen, qui avait toujours été discrète à l'école, s'était encore plus repliée sur elle-même. Son institutrice disait à ses parents qu'elle était douée, alors on la conduisait dans une autre salle deux fois par semaine pour lui donner des cours d'anglais et de maths supplémentaires. Au collège, Lola s'était fait de nouvelles amies, lesquelles venaient parfois lui rendre visite à la ferme et restaient même dormir. Un jour, pour jouer un mauvais tour à Eileen, elles l'avaient enfermée dans les toilettes à l'étage pendant vingt minutes. Après ça, leur père, Pat, avait déclaré que les amies de Lola n'étaient plus les bienvenues, et Lola avait rejeté toute la faute sur Eileen. Quand Eileen a eu douze ans, elle a été envoyée dans le même établissement que Lola, qui se composait de plusieurs bâtiments et préfabriqués – il accueillait environ six cents élèves. La plupart habitaient en ville et se connaissaient depuis l'école primaire, d'où elles avaient importé de vieilles alliances et des

allégeances qui excluaient Eileen. Lola et ses amies étaient alors assez grandes pour aller à pied déjeuner en ville tandis que, seule à la cafétéria, Eileen sortait de leur alu les sandwiches qu'elle avait apportés. Au cours de sa deuxième année de collège, une fille de sa classe a surgi derrière elle et lui a versé, par défi, une bouteille d'eau sur la tête. Par la suite, la principale adjointe de l'école a obligé la fille à écrire une lettre d'excuses à Eileen. À la maison, Lola a dit que ce ne serait pas arrivé si Eileen ne jouait pas toujours à l'enfant sauvage, à quoi Eileen a répondu : Je ne joue pas.

L'été de ses quinze ans, Simon, le fils des voisins, a donné un coup de main à la ferme de leur père. Il avait vingt ans et il étudiait la philosophie à Oxford. Lola venait de terminer le lycée et elle n'était presque jamais à la maison, mais quand Simon restait dîner, elle rentrait plus tôt et changeait même de sweat-shirt s'il était sale. Au lycée, Lola évitait systématiquement Eileen, mais en présence de Simon, elle se comportait en sœur aimante et indulgente, elle la recoiffait et mettait de l'ordre dans sa tenue, la traitait comme une enfant bien plus jeune. Simon n'adoptait pas ce comportement. Il était amical et respectueux envers Eileen. Il l'écoutait lorsqu'elle parlait, même quand Lola tentait de lui couper la parole, et il la regardait calmement quand elle disait des choses comme : Ah ! c'est très intéressant. En août, elle avait pris l'habitude de se lever tôt et de guetter par la fenêtre de sa chambre son arrivée à vélo. Là, elle descendait l'escalier en courant pour surgir à l'instant où il entrait par la porte de derrière. Pendant qu'il faisait bouillir de l'eau ou se lavait les mains, elle l'interrogeait sur certains livres,